

Fiction

Number 89, Winter 2002–2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19183ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2002). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (89), 10–23.

François Canniccioni
LA JUIVE

Septentrion, Sillery, 2002,
109 p. ; 19,95 \$

Beau petit livre charnel et pudique, *La Juive* transmet tout sans rien déflorer. Des jeunes que toutes les catégories ethniques et religieuses devraient éloigner se rapprochent dans la fébrilité de l'âge et du sport, se séduisent en faisant semblant de se concurrencer, ignorent avec le mépris dont on rêve les conventions, les cloisons, les ghettos. Peu importe les interdits religieux ou familiaux. Sous un soleil qui épanouit les maturités tôt dans la trajectoire humaine, deux êtres également attachants et passionnés s'aventurent jusqu'à l'amour sans douter de leur bon droit. D'ailleurs, une fois l'enfant annoncé, même des parents séparés par des croyances opposées préparent l'accueil d'un même cœur. François Canniccioni, qui a vécu cette époque et ce lieu, raconte sobrement et avec d'autant plus de crédibilité.

Le drame, ce sera le nazisme qui intervient dans cette pacifique Tunisie, impose ses propres interdits, introduit sa casuistique répugnante dans les statuts raciaux, brise les liens entre la mère et son enfant. La suite, ce sera la quête enfiévrée et interminable d'un père pour redonner des contours aux deux vies qui lui ont été enlevées. Cette quête doit tout à l'amour et à l'attachement paternel, strictement rien à une salissante culpabilité.

François Canniccioni excelle à exprimer sans emphase une admirable tolérance et à laisser dans une

certaine imprécision les détails qui ont pu s'estomper et qui, de toutes manières, ne modifient pas l'essentiel. Le calcul qui a conduit à ne pas tenir compte des conseils de prudence venus d'un ami allemand était-il juste ? Peut-être pas, mais les sentiments, eux, résistent à toutes les épreuves. Même à celle du temps. Rare et bel exemple d'une opération retrouvailles menée de bout en bout par le père.

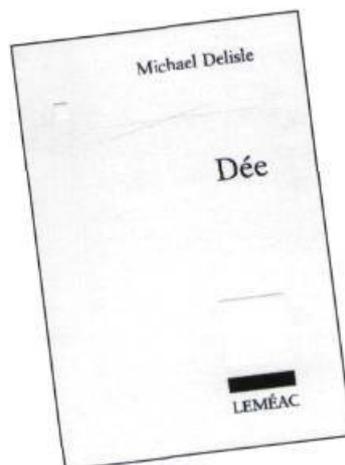
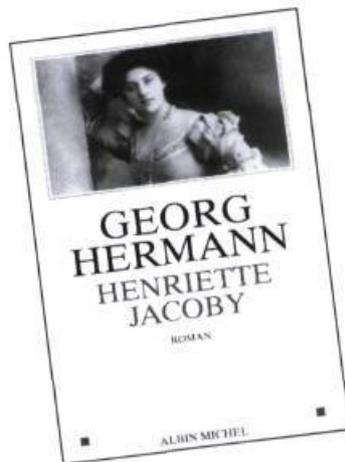
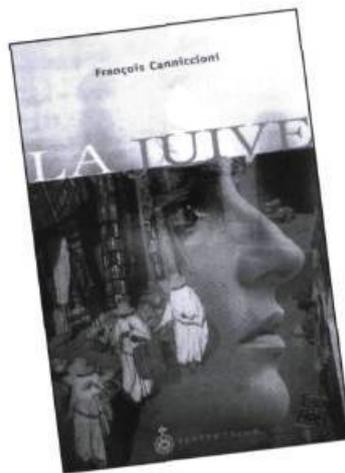
Laurent Laplante

Georg Hermann
HENRIETTE JACOBY
Albin Michel, Paris, 2002,
568 p. ; 45,95 \$

Nous voici plongés au temps des courbettes, des hauts-de-forme, des perruques poudrées, de la passementerie, des jupes ballon, des dentelles, des fines bretelles dorées, des figurines de porcelaine... nous sommes en 1839, à Berlin.

Par la première belle journée de ce printemps, en descendant la Königstrasse, Henriette Gebert (Jettchen) rencontre son oncle Jason, et fait la connaissance de Friedrich Kössling, l'ami qui l'accompagne. L'orpheline Jettchen, recueillie à la mort de ses parents par l'un des frères de son père, l'oncle Salomon, se laisse séduire petit à petit par le jeune philosophe un peu sombre et sans-le-sou.

Georg Hermann s'attache à décrire, dans une surabondance de détails, l'évolution des sentiments des deux jeunes gens en même temps que le quartier des commerçants où Salomon tient boutique, les relations



d'une littérature romantique qui dépeint par d'innombrables petites touches, à la manière impressionniste, une époque, des familles, des mœurs, des sentiments. Dans l'avant-propos, l'auteur dit : « Qu'il me soit ici permis de raconter une histoire simplement parce que j'en ai envie. Sans autre raison. Je veux m'y perdre tout à fait en bavardages, m'y enfermer dans mes propres fils comme le ver à soie dans son cocon. Prenez cela pour une lubie ! »

Paru en 1906 et redécouvert en Allemagne en 1994, *Henriette Jacoby*, un classique de la littérature allemande, est désormais accessible au lecteur de langue française.

Sylvie Trottier

Michael Delisle
DÉE
Leméac, Montréal, 2002,
128 p. ; 17,95 \$

Dée sort de chez elle pour aller jouer dans la *dompe* pas loin de la maison. Quelques minutes plus tard, elle saute au cou du vieux Doc qui va l'emmener passer la soirée, puis la nuit chez un couple d'amis, comme tous les vendredis soirs. On s'imagine Dée : une petite fille qui grandit sur une rue en chantier dans une des premières banlieues de Montréal, entre une mère anglophone économe de mots et de tendresse (l'expression est polie) et un père qui résiste aux voisins en continuant d'élever ses cochons derrière chez lui parce qu'il n'est pas question que la campagne devienne la banlieue des citadins.

Mais si la tête de Dée semble encore du côté de l'enfance, son corps lui ne l'est plus, et le vieux Doc est le premier à en profiter tous les vendredis soirs. À treize ans, elle devient femme officiellement. Peu de temps

familiales parfois tendues mais obligées, les vacances dans la coquette maison de Charlottenburg, les combines de tante Rikchen pour marier Jettchen à Julius Jacoby, un neveu sans charme ni attraits autres que d'être apparemment promis à une grande réussite commerciale.

Dense et descriptif, le roman de Georg Hermann surprend le lecteur du XXI^e siècle qui n'a plus l'habitude

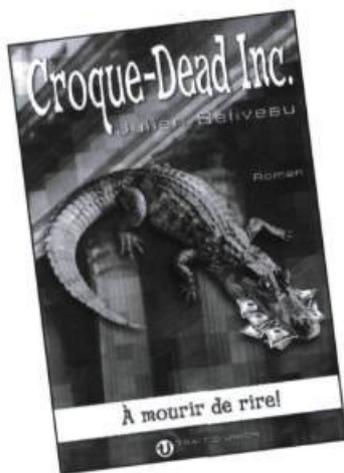
après le premier saignement, Sarto répond à son invite. Conséquence : une grossesse qu'il faut camoufler avec un mariage. Sarto, beaucoup plus vieux que Dée, l'installe dans la belle maison que ses parents (à lui) leur ont fait construire dans un nouveau lotissement. Sa vie de camionneur l'oblige (on comprend que ça l'arrange) à passer beaucoup de temps sur la route avec son coéquipier avec qui il semble entretenir un lien très privilégié. Dée vit donc toute seule avec le bébé, un bébé qui ne l'intéresse pas du tout, dans une grande maison vide de vie. Pour être moins seule, elle s'offre au livreur de journaux. Et puis plus tard, parce que rien ne change, elle finit par s'offrir le corps de son petit garçon.

L'ignorance et les rapports incestueux caractérisent tous les personnages de ce roman. On laisse aller sa fille avec le vieux Doc, on abandonne le petit garçon à sa mère dépressive. Des calmants et un dentier traînent sur la table de chevet de Dée, illustrent parfaitement le sentiment d'inutilité qu'elle n'a pas les moyens d'expliquer, et que personne ne veut entendre de toute façon. L'écriture de Michael Delisle, loin de faire la sourde oreille à cette histoire, se garde bien de la commenter.

Johanne Jarry

Julien Béliveau
CROQUE-DEAD INC.
Trait d'union, Montréal,
2002, 285 p. ; 24,95 \$

Un riche homme d'affaires, ayant fait fortune sur le dos des autres, est traîné devant les tribunaux par un vigoureux Cajun de Louisiane qu'il aurait sauvagement arnaqué. Ce magnat des pompes funèbres, qui n'en est pas à ses premières frasques, ira jus-



qu'à courtiser la petite-fille de l'ancien mentor qu'il a détrossé, réveillant ainsi une escroquerie qu'il croyait enterrée depuis vingt ans.

Voilà la trame du roman *Croque-Dead inc.*, de l'auteur québécois Julien Béliveau. L'auteur ne s'en cache pas ; son but n'est pas de réinventer la littérature, mais bien de nous dilater la rate ! À ce propos, la quatrième de couverture est d'ailleurs fort

éloquente : « Pour la modeste somme de 24,95 \$, soit 0,08 \$ la page, *Croque-Dead inc.* vous éclairera sur ces graves questions et peut-être même réussira-t-il à vous faire rire ! »

Il veut faire rire, soit. Mais y parvient-il ? Toutes les raisons sont bonnes pour s'écarter de la diégèse et pour se lancer dans des diatribes humoristiques. Dans des interminables notes de bas de pages, Julien Béliveau se livre à des envolées délirantes, amusantes mais souvent absurdes, qui détournent sans cesse l'attention du lecteur. On assiste, dans ce méta-récit, à des démêlés virtuels entre l'auteur, son éditeur scrupuleux et son réviseur à la plume bien aiguisée. Ce stratagème, aussi ingénieux soit-il, devient rapidement lassant.

L'originalité du récit et sa saveur humoristique ne marqueront certes pas l'histoire

littéraire. D'ailleurs, certaines blagues vieilliront très mal (les blagues portant sur l'ex-ministre David Levine sont déjà dépassées !). Cependant, les commentaires caustiques de Julien Béliveau ont su par moments déclencher quelques rires, ce qui revient à dire... qu'il a atteint son but !

Natalie Thibault

Martin Bélanger
POÉSITIONS ET
AUTRES PLEURS DE LYS
VLB, Montréal, 2002,
64 p. ; 14,95 \$

Tirant sa justification du fait qu'elle se consacre surtout à la prose poétique, la collection de poésie de VLB sert pourtant de plus en plus à diffuser des œuvres en vers. Étrange, puisque L'Hexagone, qui fait partie du même conglomérat éditorial, assure déjà le boulot. Devant la plaquette de Martin Bélanger, toutefois, on se demande si la branche VLB ne s'intéresse pas plus exactement à la poésie *prosaïque*. Malheureusement, le titre du volume est très représentatif de l'amateurisme de l'ensemble et des platitudes qui le jonchent : « [...] croyant que tout n'est que misère et vilenie // hors de leurs banlieues endormies / certains ne savent rien de la vie », nous balance Martin Bélanger, rimant en plein milieu d'une crise d'adolescence qui croit échapper au *Je* en reprenant le flambeau de la poésie nationaliste. C'est ce que, dans son invraisemblable préface, Pierre Falardeau suggère, lui qui en a assez de « la poésie du je, me, moi, mon nombril, mes varices, mes états d'âme », juste avant qu'on ait droit à un « Prologue » qui se limite justement à cet unique vocable : « Je ». Belle introduction à un balbutiement qui ne sait que

ils écrivent...
et ils en parlent!

31 écrivains québécois
se livrent sur CD!



APAC

un rendez-vous inusité
avec Aude, Claire Martin,
Denis Côté, Anique Poitras,
Madeleine Ferron, Jean Désy...
et plusieurs autres

pour tout savoir
et pour commander
<http://membres.lycos.fr/jevousentends>

une présentation de l'écrivain
Alain Beaulieu

Conseil des arts
et des lettres
Québec

89.1



produire de vilains échos de Gaston Miron et de Jacques Brault, de Paul Chamberland et de Lucien Francoeur, au cours d'une cinquantaine de pages qui n'ont rien de l'économie mais tout de la pauvreté. Doit-on vraiment citer un extrait de ce poème autoréférentiel (« Vomissements ») ? : « [...] stop / plein le cul du vide monumental / puisse venir le jour où un homme / une femme peut-être qui sait / dira la vie aussi belle et vile soit-elle / prosera les entrailles de l'éphémère / gravera les vers des vertes avanies ». Mais inutile de s'acharner sur l'auteur de cette fausse rencontre entre poésie et politique, qui ne semble être que le symptôme d'une dérive passagère de la part d'un éditeur en reconstruction.

Thierry Bissonnette

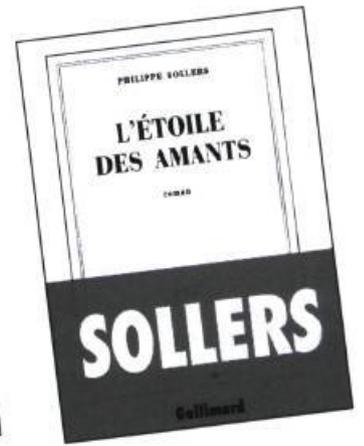
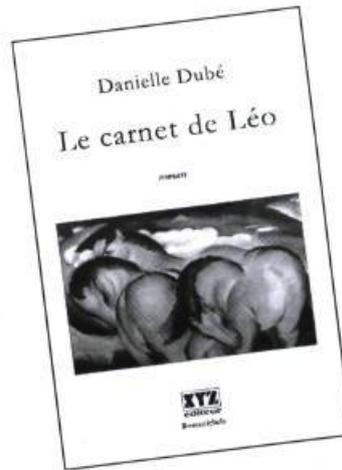
Danielle Dubé
LE CARNET DE LÉO
XYZ, Montréal, 2002,
200 p. ; 22,95 \$

Le dernier roman de Danielle Dubé raconte les événements survenus depuis la mort de Léo, le père de la narratrice, voyageur de commerce de son métier, jusqu'à la naissance d'une nièce prénommée Juliette, quelque un an plus tard. Sur cette toile de fond chronologique se profile une série de tableaux analeptiques (c'est-à-dire composés de retours en arrière), en l'occurrence des souvenirs familiaux dont la remontée en mémoire est souvent provoquée par des incidents en eux-mêmes anodins : la redécouverte d'une photo, d'une carte postale ou d'une lettre, la lecture du carnet d'affaires du défunt, la

rencontre d'un ami de ce dernier...

Des titres d'œuvres de même que de nombreux noms d'écrivains, de musiciens, d'acteurs et de peintres ponctuent la lecture du *Carnet de Léo*. Plusieurs de ces écrits et de ces auteurs suggèrent d'intéressants parallèles avec Léo, et parmi ceux-ci, citons *Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller, *l'Odyssee* d'Homère et, surtout, le célèbre *Don Quichotte* de Cervantès, mentionné à de multiples reprises. Loin de trahir un arbitraire maladroit ou un étalage de mauvais goût, ces rapprochements, au contraire, se font généralement avec naturel.

De tels éléments concourent à la mise en valeur de ce qui définit, à mon sens, l'intérêt principal du roman, à savoir l'heureux dosage réalisé entre l'évocation de faits biographiques (et fort probablement autobiographiques, mais peu importe) et le rappel de souvenirs *onirisés*, revécus au lendemain du décès. C'est petit à petit, pour ainsi dire en pièces détachées, que le récit révèle le jardin secret d'un homme plutôt discret, en quête de lui-même, dans l'intimité duquel on avance à pas feutrés. Pour ce faire, la narratrice utilise régulièrement, entre autres moyens, la phrase nominale, qui confère aux mots dès leur mise en évidence une charge sémantique et émotive plus intense. Ainsi, plutôt que de confiner à une plate reconstitution historique ou à la création d'un univers sentimental facile, le roman convoque le lecteur à une pertinente réflexion sur la nature du



polyvalent Léo. Le centre de ce questionnement est sans doute le texte lu par la narratrice lors des funérailles québécoises de ce père mort d'un arrêt cardiaque aux États-Unis : cette page, d'où toute sensiblerie pleurnicharde est exclue, est à la fois un magnifique poème lyrique en prose, un lucide bilan de vie, une fine analyse d'âme et un émouvant hommage filial.

Jean-Guy Hudon

Philippe Sollers
L'ÉTOILE DES AMANTS
Gallimard, Paris, 2002,
176 p. ; 23,95 \$

Le titre, un peu mièvre, du dernier roman de Philippe Sollers pouvait éveiller les craintes. Les fidèles sollersiens peuvent se réjouir : l'auteur de *Femmes* continue imperturbablement à promouvoir un art de vivre qui rime avec volupté, gratuité, et souveraineté.

Aristocrate et frondeur, le narrateur de *L'étoile des amants* s'est retiré sur une île en compagnie d'une jeune femme, Maud. Ils ne font rien, sinon multiplier les petites extases en maintenant tous leurs sens en éveil : « Écoute, regarde, sens, touche, bois, respire ». Ce retrait de l'enfer social permet de jeter un regard sans complaisance sur le théâtre médiatico-littéraire, dont Philippe Sollers lui-même est

d'ailleurs l'un des plus habiles comédiens.

Ce programme, l'auteur le décline depuis de nombreuses années, dans ses romans comme dans ses essais. En lisant certaines pages de *L'étoile des amants*, on a d'ailleurs moins l'impression de lire un roman que la suite de *La guerre du goût* ou *d'Éloge de l'infini*. Philippe Sollers se livre à une véritable démonstration : les citations dont regorge son texte doivent être lues comme des « preuves », à mettre sur le même plan que l'expérience vécue. Cela finit par agacer, surtout parce que l'argumentation manque parfois de finesse (en particulier, la caricature des éditions de Minuit ou de P.O.L.). On se prend alors à considérer que la valeur de ce roman tient surtout à celle des textes cités et à la lecture magistrale qu'en fait l'écrivain.

Le mérite de ce livre, précisément, est de faire converger une multitude d'expériences singulières afin de montrer qu'elles se ramènent toutes à une même chose : « la jouissance d'exister ». En ce sens, *L'étoile des amants* est une invitation pressante à fuir « cette espèce de coupole sombre que constitue, par-dessus toute la respiration humaine, la venimeuse agression du mauvais esprit de la plupart des gens ».

Sylvain Brehm



**Gaétan Soucy
MUSIC-HALL !
Boréal, Montréal, 2002,
391 p. ; 27,95 \$**

Les occasions de sourire ne feront certes pas défaut à l'auteur, tant s'ouvrent nombreuses et béantes les tentations d'interpréter, de superposer quatre ou cinq niveaux explicatifs, de solliciter Freud, Jung ou Frankenstein, bref de tirer *Music-hall !* dans toutes les directions. Prudemment, je m'en tiendrai à quelques certitudes.

L'écriture de Gaétan Soucy, toujours fascinante, s'est encore assouplie. Elle court au plus efficace, tronque les phrases avant qu'elles s'abandonnent aux clichés, tient pour assuré et sous-entend ce qui, une fois, a sollicité l'attention. Et les syncopes sont superbes. « Beau questionner pelés et tondus, beau quémander, rabroué sec sans exception, et après une attente en station debout au milieu de ces démolisseurs inconnus qui le traitaient comme s'il était du vide, Xavier s'en retournait, apprenti en chômage comme devant. » Plus encore qu'avant, l'auteur invente le vocabulaire requis. Tel ne comprend « pou », tel est fatigué de fouiller dans les « appétissantes », tel ingurgite du « frelaton » et s'en brûle l'estomac, tel gaspille son temps en « chosi-

cules ». Savoir jusqu'où aller trop loin exige audace et goût.

Minutieusement déroutant et scrupuleusement honnête, Gaétan Soucy exige du lecteur une attention de tous les instants. Ses énigmes comportent des clés, mais qu'il ne laisse pas traîner. Avis aux regards qui survolent. Qu'on ne blâme pas l'auteur si l'on a raté au passage les allusions à une pudeur bizarre, si l'on a vu plus de Hongrie que nécessaire, si le « mandarin rafistolé » du music-hall nous a paru secouer Xavier comme tout autre non-initié. Le romancier raconte à la loyale et nous fait l'amitié de nous croire alertes.

Comme dans chacun de ses ouvrages, il rend incertaines et presque poreuses les identités, loge ici ou là un couple de jumeaux, ancre dans le passé et semble y abandonner les révélations qui éclaireront l'issue, fait peser des rituels primitifs et les éléments fondamentaux, le feu en particulier, sur les destins individuels. Mais cet univers presque familier se renouvelle sans cesse. Sans jamais s'empêtrer dans la rectitude sociale, Gaétan Soucy accorde le pouvoir à l'Ordre des démolisseurs, puis dénomme « démolis » ceux dont les foyers sont détruits. Comment dire autant en moins de mots ?

Laurent Laplante

**Paul Auster
LE LIVRE DES
ILLUSIONS
Trad. de l'américain par
Christine Le Bœuf
Actes Sud, Arles/Leméac,
Montréal, 2002,
387 p. ; 35,95 \$**

« Tout le monde le croyait mort. » Ainsi débute *Le livre des illusions*, le plus récent roman de Paul Auster et, sans



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

NOUVELLES PARUTIONS

YVES ALCAIDÉ

FLOCONS ERRANTS

Écrits intimes — Un enfant du pays ensoleillé de Camus adopte nos quelques arpents de neige et autres flocons errants... et nous sert une fort belle leçon d'hiver.

NICOLE V. CHAMPEAU

LA CICATRICE DU CERF

Poésie — Cassandra réincarnée en punk ?

MICHELINE DANDURAND ET

LOUISE LAFRENIÈRE

TANT L'AVENIR EST TANT ET TANT

Poésie — Quatre mains, trois voix : où la mémoire reprend une couleur de chair et d'os.

JEAN-YVES ROY

L'INVADÉ

Poésie — Un hommage senti au poète Gilbert Langevin.

JEAN-CLAUDE CHARVOZ

LES FRANCORICAINS

La France à l'heure de l'américanisation et de l'anglicisation.

**La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes**

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.
www.hautes-terres.qc.ca

aucun doute l'un de ses plus achevés sur le plan formel. D'entrée de jeu, le romancier réaffirme son parti pris à l'égard de la fiction qui, chez lui, n'est jamais très loin, très différente de la réalité.

Le prétendu mort n'est autre qu'Hector Mann, célèbre acteur du temps du cinéma muet, mystérieusement disparu en 1929 et ramené au devant de la scène par la publication d'un livre que lui consacre David Zimmer, professeur et écrivain, qui voit dans ce projet la seule chance d'échapper à son propre anéantissement après qu'eurent péri sa femme et ses deux fils dans un accident d'avion. Tout est affaire de rencontre chez Paul Auster et, dans *Le livre des illusions*, elle se produit d'abord par l'intermédiaire du petit écran. Une émission consacrée au cinéma muet tire momentanément le narrateur de la léthargie éthylique dans laquelle il s'enfonce un peu plus chaque jour. Avant même qu'il prenne conscience des images qui ne servent habituellement qu'à creuser son oubli, il se surprend à sourire, à émettre des sons qui, mis bout à bout, peuvent être confondus à un rire. Secoué, bouleversé par cet homme aux grimaces muettes qui réussit un instant à le ramener dans le monde des riants, David Zimmer décide d'entreprendre des recherches pour en savoir davantage sur cet acteur mystérieusement disparu. Ainsi s'amorce la quête, la recherche d'identité d'un acteur de cinéma muet qui conduit le narrateur à retracer sa propre vie. Tel est l'art de conteur de Paul Auster. On croit suivre le dérou-

lement d'une histoire, et c'est une autre qui prend soudainement forme sous nos yeux, qui se révèle être l'essentiel du propos.

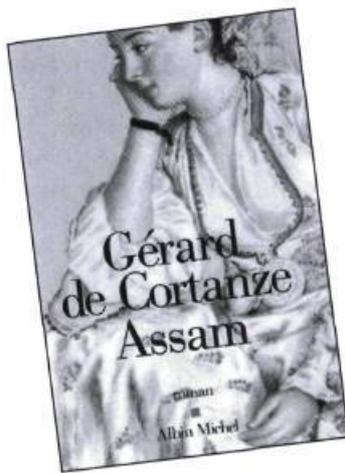
Les lecteurs habitués à l'univers de Paul Auster savent bien qu'il faut se méfier de ce qui nous est donné à lire, que la réalité du roman en cache le plus souvent une autre chez cet auteur. *Le livre des illusions* vient à nouveau souligner son immense talent de conteur, de prestidigitateur.

Jean-Paul Beaumier

Isabel Miron
TOUTE PETITE EST LA TERRE
Trois, Laval, 2002,
81 p. ; 15 \$

Ce troisième recueil de cette jeune poétesse est divisé en cinq parties distinctes, traversées par une réflexion sur la signification de notre présence au monde, en cet univers qui peut se fragmenter, éclater en tous sens dans un ailleurs affolant. C'est toujours « ici et maintenant » que prend forme la poésie par l'accueil de l'Autre, sa connaissance et sa reconnaissance grâce à la création de multiples réseaux de significances si fragiles soient-ils... et l'appréhension de la perte de ceux-ci, du fracas du vide.

C'est un silence stérile qui, ainsi, se révèle comme étant l'unique manifestation en regard d'un appel à exister. « [...] si féroce est la terre / quand le sol sous nos pas / dérobe nos certitudes ». Et malgré ces étranges fluctuations qui nous hantent, la vie, curieusement perdue, se recrée même par l'absurde,



l'absence qui, ultimement, nous fait advenir au monde.

Gilles Côté

Gérard de Cortanze
ASSAM
Albin Michel, Paris, 2002,
536 p. ; 34,95 \$

La saga des Di Cortanze se poursuit avec *Assam*, troisième volet de l'histoire des ancêtres de Gérard de Cortanze. En Italie, entre 1794 et 1815, Aventino, fils de Roberto Roero Di Cortanze, voit sa vie basculer avec l'arrivée à Milan des Français, Bonaparte à leur tête. Résistant, Aventino prendra part à des batailles qui le laisseront balaféré et meurtri ; aussi, sentant son impuissance à vaincre un ennemi qui a conquis jusqu'à certains de ses plus chers amis, il finira par se laisser convaincre par le Génois Percy Gentile d'entreprendre la longue circumnavigation qui

le mènera aux Indes, en quête de l'arbre à thé. La tumultueuse traversée prendra des allures de voyage initiatique pour le marquis déçu mais insoumis qui devra subir les aléas de l'aventure en mer et par la suite affronter les bêtes sauvages des profondes forêts indiennes, les dangers inhérents à ses déplacements, au contact de tribus anthropophages aux rites sanglants, avec à ses côtés un Percy Gentile préoccupé avant tout par l'aspect mercantile de ce voyage, un missionnaire capucin et un guide fourni par le maharaja qui les reçoit dans le faste et le mystère de ses palais.

Au-delà du récit historique et généalogique, et de ce qui est ni plus ni moins qu'une véritable odyssee, une étrange histoire d'amour se joue à la fois aux Indes et en Italie. Mais quel est donc le lien qui existe entre les deux amours d'Aventino, Maria Galante, prostituée italienne, et la *rajkumari*, la fille du maharaja ? D'où proviennent les messages que reçoit régulièrement Aventino ? Quelle étrange fascination exerce sur lui, puis sur Maria Galante, le tableau A.R. *servant le thé à deux dames amies* ?

L'exotisme de l'imposante fresque historique que constitue *Assam*, les mœurs et les usages qu'on y décrit, le dépaysement dans l'Italie et les Indes du XVIII^e siècle, tout concourt à faire de ce roman épique de Gérard de Cortanze une œuvre marquante du XXI^e siècle. Très documenté, foisonnant, lumineux et magnifiquement écrit, *Assam* rejoint la part de rêve en nous : « Le rêve appartient à la réalité. L'arbre à thé existe peut-être en Assam et peut-être ne le trouverez-vous pas... Peut-être pousset-il ailleurs. Au fond de votre cœur, pourquoi pas... »

Sylvie Trottier

A. C. Drainville
LES CARNETS
JAUNES DE VALÉRIEN
FRANCŒUR,
QUI A CREVÉ
QUELQUES ENFLÉS
Trad. de l'anglais (Canada)
par Michel Saint-Germain
L'Effet pourpre, Montréal,
2002, 217 p. ; 19,95 \$

Professeur de science politique à l'Université Laval, André Drainville se délivre des conventions grâce à cette fiction rageuse autour de son propre milieu de travail. Non seulement le cirque rocambolesque de l'Université Mazarin (à Québec) permet-il une critique effrénée des travers institutionnels et de la marchandisation du savoir, mais on a de plus le bonheur de tenir un premier roman au style impeccable, qui s'élève au-dessus de ses références (l'auteur s'inspire notamment de l'affaire Valéry Fabrikant, ce chercheur qui a perdu la raison de façon meurtrière en 1992).

La structure du récit, bien que fort connue, a d'emblée l'avantage d'accorder plus de subtilité au livre qu'à un simple pamphlet travesti. Les « carnets » de Valérien Francœur sont en fait les documents qu'un vieux professeur aigri a confiés au narrateur A. C. Drainville avant de canarder quelques-uns de ses collègues. Ce dernier s'attribue donc la tâche de bâtir un roman à partir de ces bribes, où Francœur avait décrit de façon très cynique les professeurs du département de science politique.

Bien que le ton en soit à des années-lumières, j'ai aussi été tenté de voir là une variation sur le célèbre récit

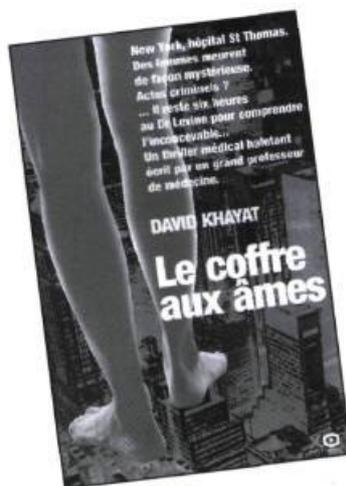
Agonie, de Jacques Brault. On retrouve en effet dans ce dernier un récit enchâssé où, à travers l'interprétation du carnet volé à son ancien professeur, le narrateur vit une forme de transfert identitaire assez trouble. Dans *Les carnets jaunes...*, l'entremêlement des voix permet un discours sur l'université qui brouille les pistes sans cesser d'être efficace.

Une des seules choses qu'on puisse reprocher au livre d'André Drainville est une absence de relief dans le ton, ce qui apparaît une fois dépassée la première centaine de pages. Décharge de ressentiment à peu près ininterrompue, la peinture parodique du département s'étire légèrement, si l'on n'est pas familier avec la faune dont il est question. Mais cette embuscade littéraire tire de sa répétitivité même une force de frappe qu'on aurait tort de négliger, faisant parfois penser à certains livres de Serge Rezvani (*L'origine du monde* en particulier) où le quasi-monologue d'un personnage frustré fournit son nerf à l'histoire.

Thierry Bissonnette

David Khayat
LE COFFRE AUX ÂMES
XO, Paris, 2002,
280 p. ; 29,95 \$

Cancérologue de grande réputation, David Khayat se lance dans l'aventure de l'écriture en 1997 en publiant *Ne meurs pas*. Dans *Le coffre aux âmes*, son deuxième roman, il campe ses personnages dans un hôpital, milieu qu'il connaît particulièrement bien puisqu'il est lui-même chef du département d'oncologie au centre hospi-



malades pour se joindre à l'équipe de la célèbre docteur Emma Rosenfeld, au service d'obstétrique du même hôpital. Des événements pour le moins étranges dont Levine sera alors témoin le perturberont bien davantage et l'amèneront à s'éloigner de son foyer et de sa femme, qui attend leur premier enfant. La mort inexplicable de jeunes femmes sur le point d'accoucher, à laquelle s'ajoutent de mystérieuses guérisons dans l'ancien service de Levine, prend en effet des proportions inattendues à St-Thomas.

En quatrième de couverture, lorsque l'éditeur qualifie ce roman de « thriller médical haletant », force m'est de dire qu'il exagère un peu. En fait, *Le coffre aux âmes* est un roman moyen, un brin mélo avec, entre autres, une histoire d'amour tout à fait superflue, dont l'intrigue, hésitant entre le rationnel et le mysticisme, ne tient pas vraiment la route. Très tôt, en effet, le lien trop évident avec le prologue vient diluer le plaisir de l'expectative.

Pour les mordus des thrillers, mieux vaut donc attendre la parution de ce deuxième roman de David Khayat en format de poche.

Sylvie Trottier

Eric-Emmanuel Schmitt
LORSQUE J'ÉTAIS
UNE ŒUVRE D'ART
Albin Michel, Paris, 2002,
288 p. ; 27,95 \$

talier Pitié-Salpêtrière à Paris.

Pour satisfaire à la demande de sa jeune épouse, qui trouve que le contact trop fréquent avec la mort des enfants rappelle à son mari une expérience passée traumatisante, David Levine, interne au service d'hématopédiatrie de l'hôpital St-Thomas de New York, quitte à regret le chevet de ses petits

L'écriture d'Eric-Emmanuel Schmitt est comme le bon vin : elle s'améliore avec le temps. Jamais jusqu'à maintenant l'auteur français n'avait mené un roman avec autant d'efficacité ni abordé un sujet aussi percutant d'actualité que celui de l'utilisation du corps humain comme matériau de création artistique. On ne peut s'em-

pêcher, en lisant *Lorsque j'étais une œuvre d'art*, de songer à cette performeuse française connue pour se livrer publiquement à de choquantes opérations de chirurgie esthétique qu'elle accompagne de commentaires sur l'œuvre en train de se faire. Ces interventions à la limite du soutenable relèvent-elles de l'art ou du charlatanisme ? Voilà la question qu'aborde l'auteur à travers les mésaventures d'un jeune désespéré, Tazio Firelli, qui s'engage corps et âme dans un projet artistique ayant pour but de le transformer en sculpture vivante améliorée par quelques coups de bistouri. Rebaptisé *Adam bis* par Zeus-Peter Lama, son créateur au nom prédestiné, Tazio n'existe que lorsqu'il se donne en spectacle ; il n'existe qu'à travers le regard des autres. Du moins jusqu'à ce qu'il s'affranchisse de

l'esclavage dans lequel le maintient un Zeus-Peter Lama aussi avide de succès que de scandale.

Eric-Emmanuel Schmitt, qui revisite ici le mythe de Frankenstein, pourfend à qui mieux mieux l'imposture, la provocation, le narcissisme et le matérialisme qui prévalent dans certains milieux branchés de la mode, du cinéma ou de l'art. Le romancier n'en reste cependant pas là : reprenant un leitmotiv qui parcourt son œuvre, en l'occurrence l'idée que les apparences ne sont peut-être pas ce qu'elles laissent croire, il aborde en contrepoint des thèmes comme le sens de la vie, les valeurs humaines, l'amour, l'estime de soi, l'authenticité. Malgré une fin quelque peu mièvre (on dirait que l'écrivain éprouve de la difficulté avec les dénouements), il aura réussi à mener son protagoniste du

vide existentiel à la plénitude intérieure, du rôle d'objet à celui de sujet autonome, de l'univers du paraître à celui de l'être.

Louise Villemaire

Paul-Marie Lapointe
ESPÈCES FRAGILES
L'Hexagone, Montréal,
2002, 96 p. ; 14,95 \$

Avec *Le sacre* (1998), Paul-Marie Lapointe atteignait un équilibre entre les jeux formels et l'émotion qui lui fut un véritable renouvellement poétique. D'un format plus modeste, *Espèces fragiles* poursuit dans cette veine tout en présentant davantage d'éclectisme. Certains textes figureraient très bien dans des collectifs oulipiens, d'autres se font plus descriptifs alors que certains s'aventurent du côté social de l'existence, là où « les marchandises se dévo-

rent entre elles / et les discours pourrissent / à la sortie des gueules », dans la « nuit cathodique / nuit de l'Efficace / et de l'Avare ».

Même si certains segments de ce livre risquent de se limiter à un esthétisme plutôt contingent, on doit reconnaître que Paul-Marie Lapointe demeure beaucoup plus actuel que bien des écrivains de générations postérieures à la sienne. Et qui d'autre peut se permettre d'associer un (excellent) sonnet (« L'écrit ») avec des jeux sonores et lexicaux en hommage à Georges Perec, sans avoir l'air démodé ni vain ? Avec *Espèces fragiles*, le poète parfait le miniaturisme auquel il aspire désormais, tout en menant à bien la métaphore qui fait du mélange de genres l'emblème des mutations en cours dans la culture autant que dans la nature.

LE DEVOIR
ledevoir.com

présent sur toutes les scènes

CULTURELLES

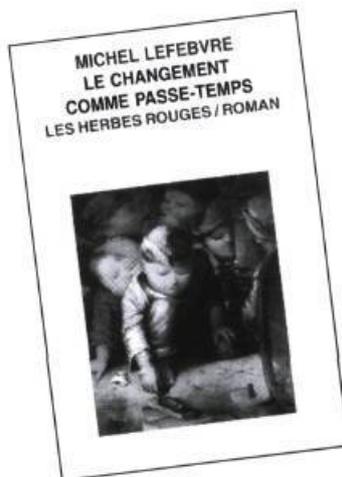
Abonnements : (514) 985-3355 1 800 463-7559

Malgré sa brièveté, l'ouvrage eut certainement pu subir quelques coupures supplémentaires, car les classiques de l'auteur nous ont habitués à beaucoup trop de rigueur pour qu'on lui pardonne la moindre gratuité. Pourtant, il n'est pas toujours facile de distinguer la profondeur des énigmes qui se cachent dans certains poèmes approchant le ton de la fable. En observateur patient, expérimenté mais humble, Paul-Marie Lapointe dépeint notre civilisation, l'Amérique, à l'affût des croisements propices à rajeunir la vision. « [M]ais déjà les pousses frêles / et voraces / les rejets et les mousses / surgissent des fissures du granit / entament la merveilleuse/la terrible tâche d'assurer l'avenir / l'éternelle destruction du monde » : s'il n'a plus d'avantage à jouer l'incendiaire, le poète ne saurait quitter le démembrerement-remembrement du réel auquel il participe absolument.

Thierry Bissonnette

Michel Lefebvre
LE CHANGEMENT
COMME PASSE-TEMPS
Les Herbes rouges,
Montréal, 2002, 278 p. ;
19,95 \$

En décrivant comme des ovins une multitude de ses semblables, le personnage André Taché s'est trouvé une cause aisément défendable. Oui, l'être humain est une bête pétrie d'habitudes. Il aime ses ornieres surtout quand elles lui promettent une économie de temps. Il reçoit comme un compliment le « tu n'as pas changé » que lui sert un ami retrouvé. Il fréquente un seul restaurant, s'y rend par un trajet immuable, hésite à peine avant de commander ce qu'il a mangé la veille. Dès lors, celui qui prétend renouveler son quotidien et qui pousse l'audace jusqu'à vouloir changer son nom lance des ondes de choc dans sa parenté et dans tout l'entourage. Les réactions en diront long sur l'aptitude ou la réticence de chacun à laisser



autrui réorienter sa vie.

Michel Lefebvre mène avec humour une charge trépidante contre le conditionnement qui nous engue. Tout y passe, depuis les vieillottes roueries du vendeur d'automobiles jusqu'aux homogénéisations des McDonald's ou de Loto-Québec en passant par la langue abâtardie qui enchevêtre l'anglais et le français et par les tics irrationnels qui émaillent les conversations familières (« genre »). On aura droit au spectaculaire atterrissage d'une Lincoln silver sur le toit d'un McDonald's, mais l'amateur de changements ne fera d'autres victimes que la bêtise, la paresse, j'allais dire l'ovinisme. De louable façon, le mutant André Taché,

même recyclé sous un autre nom et mobile sous ses identités, conservera une certaine tendresse pour les plus humbles. Le plus caustique sera réservé aux snobs et aux puissants. Si l'on se sent visé...

Laurent Laplante

Eduardo Manet
MAESTRO !
Robert Laffont, Paris,
2002, 338 p. ; 29,95 \$

Le nom du violoniste de concert Claudio José Domingo Brindis de Salas y Garrido vous dit quelque chose ? Non ! Pas étonnant puisque même Cuba, son pays natal, l'a oublié pendant des décennies avant de lui redonner la place qui lui revenait au firmament des grands maes-

RENCONTRE
QUÉBÉCOISE
INTERNATIONALE
DES ÉCRIVAINS

La 30^e Rencontre québécoise
internationale des écrivains

avait pour thème

« L'écrivain-e et la nuit »

Lisez tous les textes de la 30^e Rencontre
sur le site du magazine NUIT BLANCHE
<http://nuitblanche.com>

La 31^e Rencontre québécoise Internationale des écrivains
aura lieu à Québec du 4 au 7 avril 2003
sous le thème : « L'écrivain-e et New York »

Lisez les communications de :

- Pierre Ouellet (Québec)
- Angela Muniz-Huberman (Mexique)
- Gil Jouanard (France)
- Rafaël Korn-Adler (Brésil)
- Poi Hoste (Flandres)
- Noël Audet (Québec)
- Denise Desautels (Québec)
- Philippe-Henri Ledru (France)
- Andrée-A. Michaud (Québec)
- Christine Palmiéri (Québec)
- Stanley Péan (Québec)
- Pierre Samson (Québec)
- Jean Royer (Québec).

tros de la fin du XIX^e – début du XX^e siècle. Mais il aura fallu attendre, en ce début du XXI^e siècle, la plume de son compatriote Eduardo Manet installé en France depuis de longues années pour découvrir, sous forme romanesque, ce musicien de génie.

À travers la trajectoire dramatique de celui que ses contemporains surnommaient le Paganini noir, Eduardo Manet invite à nouveau ses lecteurs à le suivre là où l'exil, la passion amoureuse et ses mystères, la création et les réminiscences de son île natale tissent la trame de son univers littéraire. Après *L'île du lézard vert* et *Rhapsodie cubaine*, l'écrivain offre avec *Maestro !* un portrait saisissant de la complexité de cette société cubaine du tournant du XX^e siècle où un noir, sauf s'il s'appelle Brindis de Salas, ne peut s'asseoir à la même table que ses amis blancs dans les bars de La Havane. Un affront auquel le violoniste réagira en quittant tout simplement les lieux avec ses amis et admirateurs. Mais cette réalité, bien que moins ostentatoire, est souvent similaire en Europe. Le propre frère de son épouse, une jeune baronne de la haute société prussienne, n'a-t-il pas tout fait pour la détourner de ce nègre ?

Généreux jusqu'à l'outrance, d'une arrogance qui ne plie devant rien ni personne, loyal au souvenir du père qui s'est sacrifié pour lui, déchiré entre sa femme et sa maîtresse, une Indienne aymara d'Amérique du Sud, tourmenté à l'idée de perdre les deux familles que ces deux femmes aimées lui ont données, Brindis de Salas aura tout vécu de la gloire à la déchéance avant de sombrer dans l'oubli. Un personnage complexe et remarquable, un beau roman.

Linda Amyot

Yvan Bienvenue
TOUT ÊTRE
Triptyque, Montréal, 2002,
65 p. ; 15 \$

Cofondateur et directeur artistique du théâtre Urbi et Orbi ainsi que coauteur des fameux *Contes urbains*, Yvan Bienvenue nous amène, avec *Tout être*, en territoire de poésie. La thématique centrale du recueil est très pertinente et percutante. En effet, on y parle de l'exigence d'être attentif à ce que la vie nous permet et nous demande dans la totalité de notre présence au monde. Il s'agit d'être pleinement dans un univers trop souvent mortifère, aliénant. Le droit à la liberté d'être, de s'exprimer, de créer « dans un combat de vivre contre la mort affreuse » s'impose. L'être humain est ainsi libéré de toutes formes d'emprisonnement, tout en demeurant, comme l'a exigé Jean-Paul Sartre, « responsable de sa liberté ». Il y a aussi l'envers d'une possible beauté du monde : l'absence d'âme, le désenchantement, la violence d'être au monde. D'où cette nécessité, pour Yvan Bienvenue, de toujours se tenir debout « et de prendre l'humanité / à bras le corps ».

Gilles Côté

Eve de Castro
LE PESEUR D'ÂMES
Albin Michel, Paris, 2002,
312 p. ; 29,95 \$

Jacques le Droit est grand et solide. Il met sa force et son intégrité au service du roi et de l'Église. Il a fait les croisades avec violence et conviction. On lui demande de s'occuper d'une bande de jeunes illuminés, des enfants de huit à quinze ans environ, regroupés sous l'impulsion d'on ne sait quel meneur ou quel idéal, déterminés eux



VILLENEUVE
UN HOMME ET SA MAISON

Nathalie Boudreault
Micheline Marion

LES ÉDITIONS JCL

Quand un barbier troque son blaireau pour un pinceau et décide, à la sortie d'une grand-messe, de recouvrir tous les murs de sa maison, nous sommes en présence d'une œuvre rare.

Ouvrir ce livre, c'est non seulement pousser la porte d'un logis unique en son genre, mais c'est surtout pénétrer graduellement dans la pensée même de l'artiste naïf du Saguenay.

En déplaçant l'humble demeure d'Arthur Villeneuve à l'intérieur des murs de La Pulperie de Chicoutimi, on a sauvegardé une pièce de collection unique. À l'instar des incunables, qu'il faut à tout prix conserver, ces fresques aux couleurs vives raconteront encore dans cent ans un chapitre important de la petite histoire d'un grand Royaume.

JCL
1977-2002
25
ANS
d'histoires

Découvrez ce livre et plus encore sur
www.jcl.qc.ca

aussi à se rendre au bout du monde libérer le tombeau du Christ, mais hors du giron de l'Église. Parmi ces jeunes, il rencontre Eve, leur inspiratrice. Pour Jacques, la femme est faite pour être protégée ou violée. En l'occurrence, il a pour mission de la casser. Un jeu d'enfant : il a affronté des armées. Et pourtant... qui domine l'autre ? Jacques, avec ses muscles et son mandat, ou Eve, avec sa beauté, son regard, sa foi, son assurance tranquilles... et son insolent amour pour Thomas, un de ces jeunes pouilleux ?

Huit cents ans plus tard, Jacques Hérisson, chirurgien de talent, « un homme bien », se sent lié à jamais à Eve Ebey. Celle-ci, plus folle et plus libre que lui, se prête certes à une liaison, mais il ne la possédera jamais, car son « vrai mec », c'est Thomas Landman, plus fruste mais – justement – moins parfait. Il y aura meurtre.

Le roman est déjà bien avancé quand on arrive à comprendre où veut en venir l'auteure. C'est à l'image de bien des chapitres, où celle-ci s'amuse à nous flanquer un pronom non défini et à jouer sur ce point d'interrogation pendant quelques paragraphes avant de nous dire où nous sommes et qui est là, et nous permettre enfin de reprendre pied. Ce procédé est-il un signe de talent ? Je ne dirais pas. Est-il nécessaire ? Je ne croirais pas. Enlève-t-il de la profondeur au propos ? Non, quoiqu'il nuise à sa mise en valeur.

Or, la profondeur est certainement au rendez-vous ici. Tout en nous jouant quel-

ques airs de roman policier et en laissant planer un mystère de « trou dans le temps » qui ne sera en fait jamais résolu, l'auteure nous emmène sans nous le dire sur le terrain du symbolique, où son récit prend tout son sens. Relations humaines. Sens à la vie. Puissance, foi.

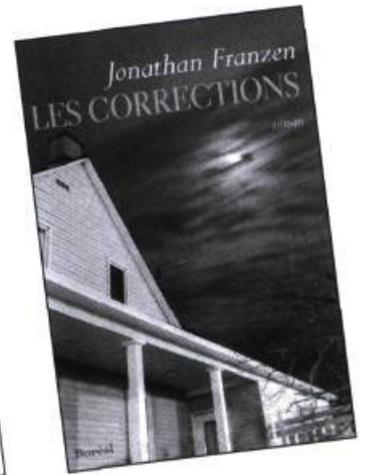
À lire deux fois, je crois.

François Lavallée

Sylvie Massicotte
AU PAYS DES MERS
Leméac, Montréal, 2002,
86 p. ; 11,95 \$

« La mer, absence de repères. J'avance dans le texte, comme à la nage, en ne voyant pas le rivage. » Faut-il alors du courage ou de la naïveté pour continuer d'avancer, seule au milieu des courants, pour atteindre une plage de sable blanc, des galets, une barrière de corail ou une falaise ? Sylvie Massicotte, nageuse téméraire, nous offre avec *Au pays des mers* une splendide réflexion sur l'écriture, les voyages, la mort, l'amour, les hasards du destin, les êtres qui croisent notre route, la vie en somme.

Parolière de chansons, nouvelliste – ses trois recueils de nouvelles sont parus à l'instant même –, auteure de trois romans destinés à la jeunesse, animatrice d'ateliers d'écriture et directrice de la collection de poésie jeunesse à La courte échelle, Sylvie Massicotte vit au rythme de l'écriture depuis toujours. Un mode de vie et une pratique sur laquelle elle aime se pencher : « Pouvoir réfléchir à mon travail m'apparaît chaque fois comme un privilège qui, tôt ou tard,



aura des effets positifs sur mon œuvre elle-même ». Et puis il y a aussi l'appel de l'ailleurs : un lit improvisé dans un arrêt routier à Glasgow, une brève et mémorable expérience de serveuse dans un restaurant de Bruxelles, un repas partagé avec une courageuse Sicilienne, un pied blessé sous la chaleur de la Côte d'Ivoire, une prière à Iemanjá sur une plage brésilienne... Toujours, si près ou si loin, la mer se dessine sur la trame des jours et des pages qu'écrit l'auteure. L'eau... « J'ai découvert qu'il y en avait à profusion dans mes textes de fiction. »

Avec *Au pays des mers*, Sylvie Massicotte nous propose décidément un pur bijou d'écriture et de réflexion, tout aussi finement ciselé que ses recueils *Voyages et autres déplacements* et surtout *Le cri des coquillages*.

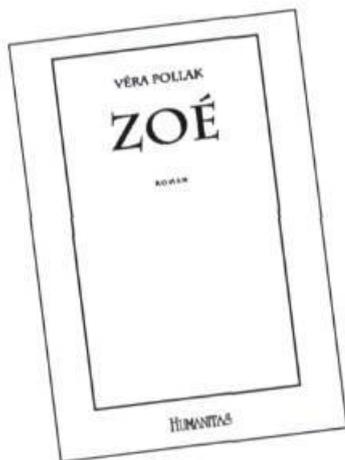
Linda Amyot

Jonathan Franzen
LES CORRECTIONS
Trad. de l'américain
par Rémy Lambrechts
Boréal, Montréal, 2002,
715 p. ; 29,95 \$

Dans le Midwest, plusieurs mois avant la fête de Noël, voici qu'Enid, la mère, entreprend de rassembler ses ouailles à St-Jude pour une

dernière fois car le père, Al, parkinsonien en perte d'autonomie, donne tous les signes d'un début d'Alzheimer. « – C'est quoi, un bonheur authentique ? demanda Denise quand le bruit cessa. – Je souhaite que nous soyons tous réunis pour un dernier Noël. »

Enid, qui se fait une fête d'accueillir ses enfants à St-Jude, doit cependant composer avec les difficultés que cela comporte... car ce qui constitue pour elle le bonheur représente, pour les quatre autres membres de sa famille, une corvée. Gary, le banquier dépressif qui recourt à la paix éthylique dans les moments de tension, se révèle peu convaincant auprès de sa femme pour qu'elle se joigne à lui avec leurs trois fils. Chip, professeur de littérature viré par l'université pour avoir cédé aux avances d'une étudiante, tente tant bien que mal de faire fortune en Lituanie en escroquant des investisseurs étrangers. Chef de grande renommée, Denise, virée elle aussi du restaurant où elle exerçait son art pour avoir couché avec la femme de son patron, constamment aux prises avec la culpabilité, hésite entre consacrer du temps à ses parents vieillissants et vivre sa vie comme elle l'entend. Enfin, le père,



boomers confrontés à la dure réalité d'avoir des parents vieillissants. Mais il touche également l'enfant que l'on demeure tant que les parents sont de ce monde en évoquant tous les compromis et les dépassements qu'implique nécessairement cette relation.

En dépit de certaines longueurs, ce roman, d'une décapante lucidité, ne laissera personne indifférent.

Sylvie Trottier

Véra Pollak

ZOÉ

**Humanitas, Longueuil,
2002, 201 p. ; 22,95 \$**

mal résigné, nourrit des idées suicidaires pendant ses moments de plus en plus brefs de lucidité.

Au-delà de l'histoire mouventée de cette famille américaine, Jonathan Franzen réussit à susciter chez son lecteur toutes sortes d'émotions. Il touche certes une corde sensible chez les baby

Une irrécupérable tête brûlée aux idées fixes pas toujours heureuses se lance à la recherche de son père. Celui-ci l'avait confiée, bébé, à Thomassine, alors devenue sa seule famille. Thomassine a

toujours cherché à la protéger, à lui éviter des malheurs, mais évidemment Zoé n'en fait qu'à sa tête, et s'embourbe dans toutes sortes de pétrins. Son entourage l'aide inconditionnellement, mais elle fuit cet amour.

Les rebondissements abondent alors qu'elle remonte la filière familiale, tant bien que mal, jusqu'en Europe. Le roman prend alors des allures d'enquête policière pour déboucher sur des conclusions pour le moins inattendues, où s'insère une intrigue politique. On s'explique alors la présence de certains personnages présentés au début du récit, qui ne faisaient pas partie du quotidien de l'héroïne. Ils y prendront place, et leur force sera symbolique. Progressivement, l'auteure installe une opposition entre les origines physiques de Zoé

et le tissu de relations qui se trame autour d'elle.

Les secrets de chacun étoffent l'histoire, lui donnent de la profondeur et de la subtilité alors qu'elle pourrait pécher par simplisme. Le roman est léger, gentil, le style juvénile (un personnage se nomme d'ailleurs Ségur, qui renvoie au ton... un peu « Malheurs de Sophie », ici en version 2002 avec une héroïne dans la vingtaine).

Si ce troisième roman de Véra Pollak retient l'attention, c'est par les surprises qu'il ménage, la justesse de ton, des personnages attachants, et particulièrement les personnages secondaires. Bref, pas de grand choc littéraire, ni de trouvailles stylistiques renversantes, mais du plaisir à la lecture d'une histoire bien menée, rigolote.

Alexandra Liva



L'Orchestre symphonique de Québec 1902-2002

Depuis un siècle, l'Orchestre symphonique de Québec, le plus ancien des orchestres canadiens, a traversé des moments de grande exaltation, a reçu plusieurs grands chefs et a accueilli des artistes parmi les plus acclamés.

Bertrand Guay nous convie à un voyage à travers le temps qui se veut un parcours historique, une biographie de l'orchestre québécois, enrichie d'une abondante iconographie et de nombreuses citations et anecdotes. Venez revivre les riches heures de l'une de nos grandes formations musicales.

164 pages de découvertes pour 34,95 \$

COMMISSION DE
LA CAPITALE
NATIONALE
Québec

SEPTENTRION